Document generated on 10/11/2024 10:11 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Présence de Félix-Antoine Savard

Jean-Louis Major

Number 14, April–May 1979

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40480ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Major, J.-L. (1979). Présence de Félix-Antoine Savard. *Lettres québécoises*, (14), 38–40.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Présence de Félix-Antoine Savard

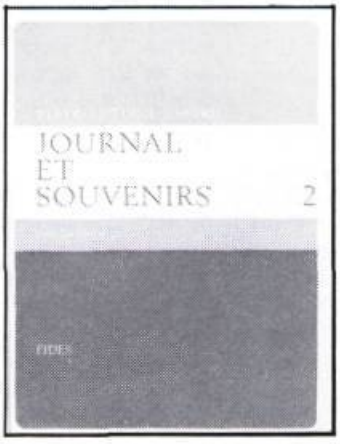
Certains écrivains nous sont nécessaires par-delà leurs oeuvres, dans une forme de présence qui peut à son tour devenir oeuvre : autobiographie, souvenirs, journaux intimes, correspondance. Félix-Antoine Savard est de ceux-là. Il nous rappelle que nous ne sommes pas nés le jour de notre naissance ; il éclaire ce gouffre au-dessus duquel je me penche — au-dessus duquel se penche toute vie — mais dont on ne prend conscience comme d'une menace à l'intérieur de soi qu'à un certain âge. Il est pour nous, concrètement, physiquement, charnellement, ce double enracinement de nous-mêmes : en-deçà de notre naissance, par-delà notre âge.

Dans une brève préface au *Carnet du soir intérieur*[1] il s'adresse à son lecteur : « Voici un livre qu'il ne faudrait point lire d'une haleine. (. . .) Telles quelles, ces pensées éparses, concises, banales par endroits, révèlent cependant les préoccupations et aussi les espoirs d'un vieil homme de quatre-vingts ans . . . » J'ai suivi son conseil. Ces pensées d'un « vieil homme », même si je n'ai pu les entourer du silence où elles se seraient propagées, je les ai laissées s'entrelacer à mes jours, à mes semaines, à des mois. J'y ai mêlé ma lecture des deux volumes de *Journal et souvenirs*[2], que je me procurai moins par avidité de prolonger une intimité ou par refus de quitter un univers où l'on est bien, que par une sorte de piété filiale, car chacun est un peu le fils de cet écrivain et de son oeuvre.

Dans le journal des années 1961 à 1964, Félix-Antoine Savard est encore près des événements. S'il y raccroche ses souvenirs, il a parfois malgré toute sa discrétion et sa bonté des phrases qui font mouche et qui marquent à quel point l'atteint ce qui se passe autour de lui. Les oeuvres y sont encore un ferment, elles sont là, à faire, à refaire. Ainsi le 13 juin 1964, comme à plusieurs autres dates du *Journal*, c'est *La Dalle-des-Morts* ; le lendemain, c'est *Menaud*, repris, remanié encore ; le 19, c'est la *Symphonie du Misereor*[3]. Dans le *Carnet du soir intérieur* le temps s'est décanté, les notations se font poèmes, instants d'écoute et de recueillement, parfois à la façon de cantiques, parfois comme des condensés du silence. Des pages sont regroupées par thèmes : « Pages religieuses », « Sur la nature », « Les origines de Menaud » ; d'autres regroupent des textes divers sous les titres de « Variétés », « Mélanges », « Discours de circonstances ». Et pour clore le livre, une entrevue parue dans *Lettres québécoises* et un épilogue lyrique.

En septembre 1957, relisant à Malagar le *Bloc-Notes* depuis le jour où il avait commencé de le faire paraître et songeant à réunir ces pages, François Mauriac (lui aussi s'acheminant vers ses quatre-vingts ans) notait que « la continuité fait tout le prix d'un travail de cet ordre — la durée. » Et il ajoutait : « Si je tombe dans le genre *morceaux choisis*, tout sera gâché ». C'est la difficulté du *Carnet*, qu'il fait *morceaux choisis*. Malgré tout ce qui s'accomplit d'intime, de particulier, et qui se déroula en échos intérieurs et en rêveries au fil de ma lecture, je dois bien admettre que ce n'est pas ce livre qui fera connaître et aimer Monseigneur Savard. Mais est-ce le sens du livre ?

On n'aimera le *Carnet du soir intérieur* que si l'on aime déjà Félix-Antoine Savard. Ce n'est pas ici qu'il faut apprendre à le connaître, c'est à partir de *Menaud* qu'il faut le relire. Le *Carnet du soir intérieur* n'a pas le caractère d'un révélateur d'existence ni d'un journal : y font défaut le sens de la



durée (qu'on percevait mieux dans les deux volumes de *Journal et souvenirs*), une spontanéité, un certain relâchement du ton, une certaine façon qu'aurait la parole d'aller au plus proche, de courir sur la feuille blanche, d'aller vers le coeur de la cible qui est soi-même ; il y manque la part d'intimité. Le *Carnet* est parfois plus proche de l'oracle que de la confidence. Il y a chez Monseigneur Savard un côté militant qui s'alimente à une bonté partout présente. C'est ce sens du devoir qui entraîne l'abondance des clichés et des bons sentiments. C'est aussi le ton un peu prédicateur du *Carnet* et de *Journal et souvenirs*.

« L'angoisse d'un vieil écrivain, c'est l'impression qu'il a d'être inutile », écrit Monseigneur Savard au début des « Pages religieuses ». Cette angoisse imprègne le *Carnet du soir intérieur*. Félix-Antoine Savard a souci d'être entendu ; il écrit moins dans l'intimité de soi-même à soi-même qu'il ne s'adresse à quelqu'un, à nous tous. S'il prêche, s'il pontifie un peu parfois — mais il le fait avec tant de naturel et d'un si bon naturel qu'on ne peut lui en vouloir même si l'on est comme moi réfractaire à toute prédication — c'est qu'il éprouve jusqu'en sa chair le sentiment d'une appartenance. En exergue au premier volume de *Journal et souvenirs* il plaçait cette phrase de Saint-Exupéry : « Puisque je suis d'eux, je ne renierai jamais les miens, quoi qu'ils fassent. Je ne prêcherai jamais contre eux devant autrui. » C'est à ce sentiment d'appartenance que s'alimente le besoin de guider et de convaincre, c'est lui qu'on retrouve par-delà les désaccords, les divergences, les différences. Félix-Antoine Savard est des nôtres, indéfectiblement. Plus encore, nous sommes de lui.

Par bien des côtés Monseigneur Savard se rapproche aujourd'hui de ce que fut Lionel Groulx à la fin de sa vie. Est-ce la prêtrise qui les réunit, qui est leur trait commun ? Je ne crois pas. L'âge y est sans doute pour quelque chose, mais plus encore un certain sens familial de la collectivité. Ces deux écrivains sont des figures paternelles, et Savard plus encore que Groulx. Il suffit de comparer Monseigneur Savard à un autre écrivain de sa génération, à Victor Barbeau par exemple, né lui aussi en 1896 ; il suffit de rapprocher le *Carnet du soir intérieur* de *La tentation du passé*. Quelle différence ! qui tient à la fois à l'écriture et à la figure de l'écrivain. Victor Barbeau demeure Monsieur Barbeau ; s'il faut le situer dans le cercle de famille, il est l'oncle instruit, un peu voltairien sur les bords, souriant et cinglant, dont on aime et craint à la fois le sens critique et le mordant. Monseigneur Savard est le grand-père, mieux, l'aïeul. Victor Barbeau a de belles flambées de colère et des traits d'ironie ; Monseigneur Savard s'angoisse à la pensée du sort des siens. Victor Barbeau n'a rien d'ancestral, Félix-Antoine Savard y est tout entier. On éprouve un plaisir à lire Victor Barbeau ; à lire Félix-Antoine Savard chacun interroge son amour.

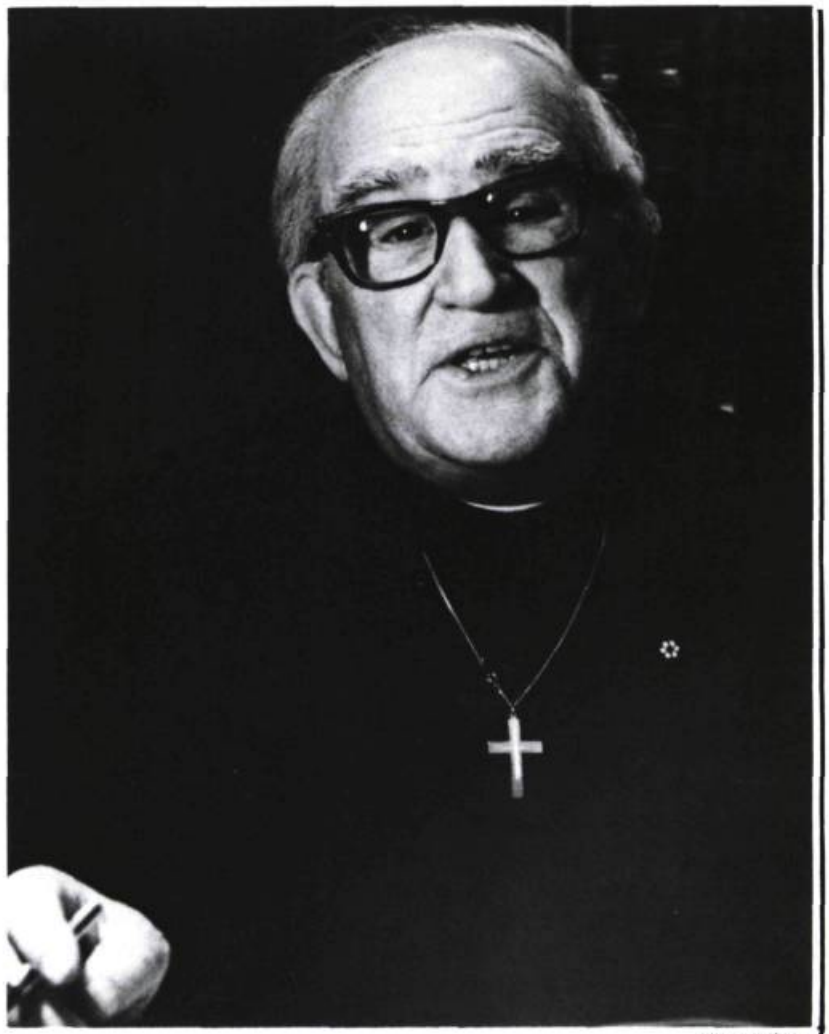


Photo Kèro

À d'autres qui renient leur enfance — et cela explique beaucoup de choses aujourd'hui — Félix-Antoine Savard oppose le souvenir d'une enfance dont il garde par-delà ses quatre-vingts ans « le sentiment d'appartenir à la Beauté, à la Lumière, au Chant ». Et cela demeure et se propage et imprègne tout ce qu'il écrit.

Il note le mot d'un « vieux paysan de Charlevoix, parlant de certains jeunes tapageurs insolents qui envahissent et troublent la campagne : « Ils ne sont pas civilisés . . . », et il ajoute : « Cela était dit sans colère, avec une sorte de pitié. » Lui-même préserve et recrée une civilisation : celle d'un amour, d'un ordre des choses et des hommes. « Avoir le culte de la terre, de l'eau, de l'arbre, de la montagne. Goûter l'éternel qui s'incarne dans le temps. La vieille civilisation paysanne avait ce goût et ce calme. » Qu'il y ait là une part d'idéalisation, Monseigneur Savard en est bien conscient, mais cela transcende l'idéologie, c'est d'abord un vécu : « Beaucoup, beaucoup d'êtres — hommes et choses — ne se supportent qu'en les idéalisant, c'est-à-dire en les recomposant par la bonté. » C'est cela qu'accomplissent certaines pages du *Carnet du soir intérieur* où s'unissent la beauté et la bonté pour s'épandre en tendresse. Comme il le note du paysage sous la neige : « Sorte d'intimité de toutes choses. »

À travers la méditation du *Carnet* et de *Journal et souvenirs* reparaissent les vieilles gens du pays, et elles en sont la forme la plus vraie, la caution la plus concrète. Les grandes oeuvres ont leur équivalent chez les plus humbles, ces hommes et ces femmes qui comme Félix-Antoine Savard habitent le pays, en qui le pays et l'histoire silencieuse s'incarnent, se font rides et lumière des visages. Les lieux mêmes ont noms de personnes : le lac à Félix que découvrit Monseigneur Savard et qu'il ensemença de truites ; le « mont Élie, ainsi nommé par le chasseur (et braconnier) Élie Dufour » ; la montagne à Moïse, et tant d'autres lieux encore en quoi se prolonge un accord entre le paysage et les hommes. Ce pays mythique, Charlevoix, le pays éternellement de Menaud, est d'abord un paysage profondément aimé.

« Dans ce paisible refuge qu'on appelle l'âge d'or, je savoure avec lenteur de beaux mots tranquilles et pacifiques : concentus, consensus, continuatio, conjunctio. » Et ces mots latins deviennent chez Félix-Antoine Savard une liturgie de l'existence et se confondent avec « la partition de la miséricorde » que chanteront au paradis « ces vieilles basses enrouées des pêcheurs ». À ces chants se mêle la musique de sa propre *Symphonie du Misereor* que lui avait inspirée « le vieux cimetière des pêcheurs de Lanèque dans la sainte Acadie ». Ainsi se rejoignent et se mêlent dans la méditation de Félix-Antoine Savard les hommes, les lieux, les oeuvres. Ses oeuvres lui demeurent présentes et proches. Il s'y reconnaît et s'y identifie comme il s'identifie à Menaud. Et il n'y a là aucune pose, aucune vanité parce que cela est vrai, issu du plus profond et du plus vrai de soi. Comme il se sent en accord avec la forêt, avec la montagne, avec le pays de Charlevoix.

En préface au premier volume de *Journal et souvenirs* il écrivait : « Je dirai donc, en toute sincérité, douceur et respect, les choses et les hommes comme ils me réapparaissent au seuil paisible de ma vieillesse. » J'entends l'écho lointain d'autres oeuvres qui évoquent une antique sagesse et une mansuétude oubliée. Il y a ici des mots qui s'entourent de silence et de rêve. Ce « réapparaissent », qui évoque une vision, un souvenir, mais aussi les hommes et les choses retrouvant leur fraîcheur sous le regard du vieil homme comme après un long éloignement, comme après une longue maladie où tout s'effaçait, ce verbe porte valeur de souvenir, d'aube et de fraîcheur. Et cette expression qui pourrait n'être que cliché, « au seuil paisible de ma vieillesse », éveille en moi l'image de l'homme debout sur le seuil de sa maison dans le matin de mai quand la lumière n'a pas encore dissipé la rosée qui rend toutes choses précieuses, mais déjà réchauffe tendrement celui qui la reçoit. Il y a de ces instants dans le *Carnet du soir intérieur*, et ce sont les plus purs, des instants d'une poésie dépouillée de toute poésie comme de toute éloquence. Un homme, en ses quatre-vingts ans, aime la vie, médite et rêve. Il prêche un peu, c'est vrai, mais qui suis-je pour le lui reprocher ? Il croit. Il aime. Je l'écoute. J'écoute sa voix. C'est sa voix qui m'importe, parce qu'en elle tient une présence qui m'est nécessaire.

Parmi les textes qui s'insèrent dans le *Carnet* et y apparaissent comme l'envers silencieux des discours, il en est un qui a le détachement attentif des poèmes japonais — chaque image s'y détache sur fond d'intemporel, chaque image est un apaisement de tous les sens et de toute émotion parce qu'émotion et sens s'identifient tout entiers à l'objet du poème :

Un vieillard est assis
parmi les racines
et dans l'ombre.
Il écoute passer le vent
des feuilles ; et songeur,
il regarde sur un mélèze
la rosée qui brille un instant,
puis
s'évapore au soleil
de l'aurore.

Ce poème, spéculaire en quelque sorte, est à l'arrière-plan de tout le *Carnet du soir intérieur* : c'est lui qu'il faut entendre à travers tout le reste. S'y rattache une image, d'une autre saison, mais rétablissant une secrète durée au coeur de ces notes éparses :

Silences d'hiver
où
j'écoute l'heure
qui marche en raquettes
sur les neiges
de mon pays.

Certains se sont offusqués, il y a quelque temps, de ce que Monseigneur Savard exprimât des opinions politiques contraires à celles qu'on voulait lire en son oeuvre. Eh bien, non, pas moi, même si je ne partage ni sa foi ni ses espérances. D'abord ses oeuvres demeurent, Menaud dominant tout le reste comme du haut de sa montagne. Personne n'y peut mais, ni l'auteur ni ses lecteurs, elles transcendent les opinions politiques, les siennes et les nôtres. Et demeure la présence de Félix-Antoine Savard en qui nous nous reconnaissons de la même famille. Si l'on en venait à renier cette présence, tout le reste qui nous oppose et nous réunit et nous dresse les uns contre les autres perdrait sa signification essentielle. On ne peut méditer le *Carnet du soir intérieur* sans que le quotidien en soit touché. Il y a là une vérité d'existence qui est l'arrière-plan de nos vérités, une vérité qu'on oublie ou qu'on renie et que de sa voix belle et pure et un peu chantonnante nous rappelle Félix-Antoine Savard, notre aïeul, en qui je me reconnais fils d'une lignée qui à travers moi se prolonge et se renouvelle.

Jean-Louis Major

1. Félix-Antoine Savard, *Carnet du soir intérieur*, Fides, 1978, 206 pages.
2. Félix-Antoine Savard, *Journal et souvenirs I (1961-1962)*, Fides, 1973, 222 pages ; *Journal et souvenirs II (1963-1964)*, Fides, 1975, 261 pages.
3. Le poème paraîtra en 1968 dans la collection « Voix vivantes » aux éditions de l'Université d'Ottawa et sera repris dans *Le Bouscueil* (Fides, 1972).